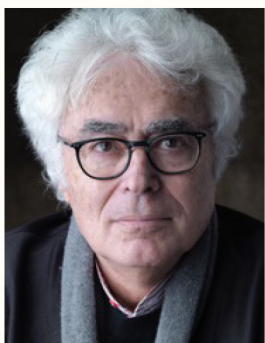


PATRICE TRIGANO

MA SÉRAPHINE



MAURICE NADEAU



Un double drame sur scène : celui du glissement progressif de Séraphine de Senlis vers la folie et celui de Wilhelm Uhde, collectionneur et marchand d'art allemand, découvreur de Picasso et du Douanier Rousseau qui, lors de la déclaration de la Première Guerre mondiale, fut expulsé de France, spolié de ses collections de tableaux, puis déchu de sa nationalité allemande par le troisième Reich, au prétexte de ses engagements pacifistes, de son homosexualité et de son soutien à l'art réputé « dégénéré ». Patrice Trigano fait revivre la rencontre tissée de passion, d'émotion et de malentendus de l'artiste autodidacte avec celui qui devint le révélateur de son génie.

Le texte de cette pièce de théâtre est précédé de *Miroir de la folie*, évocation des rapports étroits qui lient l'art et les dérèglements psychiques.

Le livre est illustré de photos d'archives et de tableaux de Séraphine.
Ma Séraphine est une création pour le Festival Off d'Avignon 2023, dans une mise en scène de Josiane Pinson, avec Marie Bénédicte Roy dans le rôle de Séraphine et Laurent Charpentier dans celui de Wilhelm Uhde.

Patrice Trigano a fait des études de droit et de philosophie avant de consacrer sa vie à l'art en tant que galeriste, écrivain et dramaturge. Ses livres sont publiés aux éditions de la Différence, Léo Scheer, Mercure de France et Maurice Nadeau.

Ma Séraphine

DU MÊME AUTEUR

UNE VIE POUR L'ART, Éditions de la Différence, 2006

À L'OMBRE DES FLAMMES, DIALOGUES SUR LA RÉVOLTE, avec Alain Jouffroy, Éditions de la Différence, 2009

RENDEZ-VOUS À ZANZIBAR, correspondance avec Fernando Arrabal, Éditions de la Différence, 2010

LA CANNE DE SAINT PATRICK (inspiré de la vie d'Antonin Artaud), Éditions Léo Scheer, 2010 (prix littéraire Drouot)

LE MIROIR À SONS (inspiré de la vie de Raymond Roussel), Éditions Léo Scheer, 2011

L'OREILLE DE LACAN, Éditions de la Différence, 2015

ARTAUD-PASSION, Éditions Maurice Nadeau, 2016 et 2021

UBU ROI : MERDRE ! Mercure de France, 2018

L'AMOUR ÉGORGÉ, (inspiré de la vie de René Crevel) Éditions Maurice Nadeau, 2020

SENS D'SSUS D'SSOUS, Œuvres romanesques (2010-2020) Éditions Maurice Nadeau, 2022

© Patrice Trigano & Éditions Maurice Nadeau - 2023

ISBN PDF numérique : 978-2-86268-2-523-2

ISBN édition brochée : 978-2-86268-2-427-3

5 rue Malebranche - 75005 Paris
editions.mauricenadeau@orange.fr
www.maurice-nadeau.net

 Éditions Maurice Nadeau - Les Lettres Nouvelles

Patrice Trigano

Ma Séraphine

Précédé de

Miroir de la folie

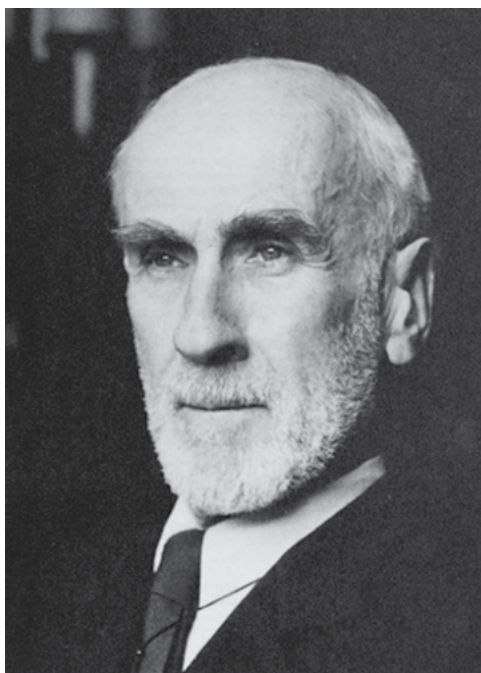
MAURICE

NADEAU



*Séraphine Louis, dite Séraphine de Senlis.
dans son atelier, vers 1925.*

Miroir de la folie



Wilhelm Udhe en 1947.

La découverte d'une œuvre

Le rapport avec les œuvres d'art procède d'une logique dont le sens nous échappe. Peut-être ne serait-il pas exagéré d'évoquer le mystère des attractions. Quelle origine peut-on attribuer aux tropismes vers des œuvres qui nous parlent, qui consentent à guider notre écoute, notre lecture, notre regard ? On ne peut chercher la réponse à cette question sans courir le risque de restreindre le pouvoir de l'art.

J'ai eu le bonheur de faire de grandes rencontres avec des œuvres dont la puissance m'a interpellé. Tout au plus puis-je constater que si je devais faire un classement de celles qui m'ont le plus touché, j'attribuerais les places d'honneur aux créations d'artistes qui tentèrent l'impossible et auxquels s'imposa une nécessaire transgression des limites.

C'est ainsi qu'au moment où l'expérience douloureuse de la maladie, vécue dans ma jeunesse, m'avait rapproché de l'œuvre d'Antonin Artaud, je fis la rencontre de celle de Séraphine de Senlis.

Très peu d'amateurs connaissaient l'existence de Séraphine dans les années 1960, lorsque, jeune homme, je fréquentais avec assiduité le musée national d'Art moderne installé avenue du Président-Wilson, là même où se trouve aujourd'hui le Palais de Tokyo. Ce musée avait été créé en 1947 sous la direction d'un esthète, historien de l'art, poète de la Résistance : Jean Cassou. Je ne me doutais nullement qu'il deviendrait quelques années plus tard mon professeur à l'École pratique des hautes études de la Sorbonne et encore moins qu'il avait hébergé en

zone libre, pendant la Seconde Guerre mondiale, Wilhelm Uhde, marchand de tableaux, collectionneur et critique d'art allemand, qui fut l'un des premiers défenseurs de Picasso, Braque, Rousseau et le découvreur de Séraphine de Senlis. Ce marchand d'art francophile, collectionneur visionnaire, qui avait connu les affres de l'anathème, était alors activement recherché par la Gestapo.

Dans ce premier temple de l'art moderne aux murs partiellement couverts de marbre gris étaient accrochés, de part et d'autre de deux grands escaliers, un chef-d'œuvre de Georges Mathieu, une « bataille » intitulée *Les Capétiens partout!*, parfaite illustration des théories du maître sur la non-préméditation dans l'acte de peindre, et un gigantesque tableau de Jean-Paul Riopelle dont les imbrications chaotiques et multicolores confinaient au vertige. À chacune de mes visites, le jeune homme que j'étais s'imprégnait du sentiment de révolte dont l'un et l'autre étaient porteurs. Avec plus d'un demi-siècle de recul, je comprends combien mon admiration pour les artistes qui bousculent l'ordre établi s'épanouissait dans la contemplation silencieuse de ces deux tableaux. Mais je ne quittais jamais le musée sans aller caresser du regard une toile dont la présence m'intriguait. Elle représentait un grand bouquet de fleurs, qui aurait pu passer pour bien conventionnel au regard des recherches subversives de l'art moderne qui, seules, trouvaient grâce à mes yeux. Et pourtant, rien dans ce bouquet n'était redevable à une quelconque tradition. Rien qui fit penser aux compositions florales des maîtres hollandais du XXVII^e siècle, aux bouquets ordonnés d'Anne Vallayer-Coster, à ceux d'Odilon Redon distillant une présence mystique ; à ceux nimbés de mystère peints par Henri Fantin-Latour ou encore à

ceux procédant de l'harmonie silencieuse chère à Giorgio Morandi. Non, il y avait du jamais-vu dans ce bouquet à la composition en diagonale qui entraînait le regard vers le haut, ce bouquet constellé de fleurs étranges que l'on sentait animées par la tempête intérieure de leur auteur. Cette peinture conjugait deux forces antagonistes : elle attirait et repoussait, chargée d'un charme indéniable que contredisait la présence sous-jacente d'une évidente agressivité. Il y avait là une ambivalence comme celle qui émane de la présence des chats qu'on a envie de caresser, tout en sachant qu'ils peuvent à tout moment nous griffer. Un souffle de folie traversait ce tableau, porteur à la fois d'une indéniable pulsion de vie et d'une sorte d'appel au secours que je ressentais à chaque fois que je l'observais. D'assez grand format, il était signé Séraphine Louis et, sur le cartel disposé à sa gauche, on pouvait lire : Séraphine Louis, dite Séraphine de Senlis.

Peu de temps après, je tombai par hasard sur une émission de France Culture consacrée à l'artiste. Les éléments de ma perception diffuse du tableau s'organisèrent alors comme les pièces d'un puzzle qui m'éclaira sur la personnalité singulière et l'importance de la peinture de Séraphine de Senlis, qui, comme Vincent Van Gogh, eut à composer avec sa schizophrénie.

Une âme simple, un cœur pur

Séraphine Louis, dite Séraphine de Senlis, naquit en 1864 à Arsy, dans l'Oise, d'une famille ouvrière par son père et paysanne par sa mère. De sa prime enfance, elle chérissait le souvenir des moments heureux où elle gardait les moutons. Dès l'âge de quatorze ans, elle était entrée

comme domestique à Compiègne, puis chez les sœurs de la Providence à Clermont. Poursuivant son parcours sous le signe de l'inculture et de la misère, elle devint femme de ménage dans des familles bourgeoises de Senlis qui abusaient de sa naïveté, de son ignorance et de sa docilité. Lors de ses promenades dans la campagne, elle se sentait en parfaite communion avec la nature et il lui arrivait de parler aux arbres, aux oiseaux, aux feuilles mortes... Séraphine vivait, subissant son lot quotidien de soumissions, d'humiliations et de privations, dans une modeste chambre garnie d'un lit à sommier métallique, d'une vierge en stuc et de quelques objets glanés de-ci de-là.

Le temps de la révélation

Un jour qu'elle assistait à la messe dominicale, dont elle faisait grand cas, elle se sentit frôlée par l'aile d'un ange descendu du ciel pour lui parler ou, plus exactement, pour lui donner un ordre : « Séraphine, tu dois te mettre au dessin ! »

Voici notre Séraphine, décrite par ses voisins comme l'être le plus affable qu'ils aient connu, placée dans l'embarras. Comment dessiner, comment peindre lorsque l'on n'a jamais appris ? Alors, la Vierge s'en est mêlée : elle lui parlait chaque soir, lui proposant de guider sa main. Et cet appel à l'art fut concomitant de l'apparition des premiers symptômes de sa schizophrénie à l'âge de quarante-deux ans.